

LE CAMBRIOLEUR
INVISIBLE



CORNU
JIM

& Jim
JOEY/CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Cornu, Jim, 1956–

Le cambrioleur invisible

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-48-9 (couverture souple)

I. Titre.

PS8605.O822C35 2017 jC843'.6 C2017-941715-0

PS9605.O822C35 2017

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Couverture : Jean Gougeon

Relecture-conseil : Patrick Loranger

Renseignements techniques : Sonia Richard

Correction d'épreuves : Florence Chadronnet

Illustrations décoratives : Shutterstock

Joey Cornu Éditeur inc.

277, Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2017, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN : 978-2-922976-48-9

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme
que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2017 : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Avis au lecteur :

Ce roman policier s'inspire de cas non élucidés et survenus il y a environ un siècle, du temps où les grands journaux rapportaient les faits inexplicables sans craindre le jugement des scientifiques. Aujourd'hui, les reporters sont plus réservés et prudents. Dommage pour notre curiosité...



Table des chapitres

1	Une ville en émoi	7
2	Méfais divers	13
3	Vols de cheveux	21
4	Brouillage	29
5	Vols d'argent	39
6	Début de piste	49
7	Disparition d'un revolver	63
8	Deux dans deux	79
9	Pile ou face	87
10	Chef-d'œuvre de malice	97
11	L'invisible frappe	105
12	À malin, malin et demi	113
13	Vol à la Midland Bank	121
14	Jeux d'esprit	131
15	Revenants inquiétants	143
16	Mystères noirs d'encre	153
17	De l'huile sur le feu	165
18	Quitte ou double	175
19	Liens de sang	183
20	Anges et démons	193
	• Épilogue	201



1

UNE VILLE EN ÉMOI

Quand la nouvelle parut dans le journal de Barberton du 6 avril, il y eut beaucoup de gens pour se moquer : comment croire à l'histoire de madame Lessard? Quelqu'un avait prétendument volé le sac de golf de son défunt mari dans la nuit, alors que les portes et les fenêtres étaient scrupuleusement verrouillées. Elle avait l'habitude de s'enfermer à la tombée du jour depuis qu'elle craignait son voisin comme la peste.

À bien y penser, qui aurait voulu mettre la main sur un jeu incomplet de bâtons et de fers marqué de la malédiction? Deux mois

auparavant, le fer 5 avait été confisqué par la police à titre de preuve, lorsque monsieur Lessard l'avait utilisé pour un grand coup d'attaque : le saccage de la voiture neuve de son voisin.

Lessard était persuadé que l'homme à la droite de chez lui – un cynophobe* avoué – avait empoisonné son chien au moyen d'un piège au cyanure. Il savait que certains agriculteurs américains se débarrassaient ainsi des animaux sauvages qui menaçaient leur bétail. Par une curieuse coïncidence, ce voisin revenait d'un voyage chez son frère, éleveur de bovins au Wyoming.

En trouvant son fidèle compagnon en train d'agoniser par asphyxie au pied de la clôture qui le séparait de cet homme, Lessard avait tiré ses conclusions. Quelques heures après avoir exercé sa vengeance, il avait succombé à son tour : « crise cardiaque », précisait le rapport du médecin légiste. La veuve était inconsolable.

Tous éprouvaient de la sympathie pour la dame, mais peu oubliaient que c'était la même

* Se dit d'une personne qui a peur des chiens.

vieille enseignante retraitée qui avait déclaré à la ronde que son chien était doué de parole, qu'il savait articuler « bonjour » et « merci » quand un visiteur lui offrait une friandise. « La mémoire de la femme commence à lui jouer des tours, disaient les mauvaises langues. Elle a sans doute vendu le sac et les bâtons dans une friperie, sans s'en rappeler. »

Bref, comme madame Lessard ne s'adonnait pas au golf, le quartier ne s'était pas cotisé pour lui offrir un nouveau jeu de bâtons... ni même des fleurs, de sorte que la nouvelle du méfait était tombée aux oubliettes le surlendemain.

Trois jours après l'annonce de l'incident, c'est-à-dire le 9 avril, le *Barborton News* rapporta que les décorations militaires du général Moore ainsi que les bijoux de sa femme avaient été dérobés chez eux, pendant une sortie au théâtre. La police ne tenait pas de piste en lien avec l'affaire : aucune preuve d'entrée par effraction, aucunes traces de pieds autour de la demeure, pas davantage d'empreintes digitales.

L'entourage et les proches furent questionnés, mais rien d'utile ne ressortit des investigations. La population fut invitée à ouvrir l'œil; si les décorations du général ne possédaient pas une

grande valeur matérielle, elles pouvaient néanmoins intéresser des collectionneurs, ou servir au bandit à poser en imposteur lors d'événements officiels ailleurs au pays. Les réseaux sociaux s'empressèrent de relayer la nouvelle.

Dans la nuit du 11 avril au 12 avril, un cambrioleur jeta son dévolu sur une sculpture de bronze datant de l'époque de la Renaissance chez le notaire Sigouin. La famille rentrait de voyage et le maître des lieux avait remarqué au réveil l'absence de l'objet, legs du père de monsieur. Par bonheur, l'œuvre était assurée, mais le crime commis pendant que la maisonnée dormait causait une vive inquiétude. L'acte révélait quelque chose d'à la fois malicieux et audacieux : le voleur avait choisi de frapper les lieux non pas en l'absence, mais en la présence des Sigouin.

Le 14 avril, ce fut dans un édifice à condos qu'un malfaiteur frappa. Dans trois logements différents, les rideaux de dentelle aux fenêtres des salons avaient été sauvagement tailladés; trois domiciles dont les propriétaires ne se connaissaient que de vue et chez qui, encore une fois, personne n'avait constaté d'entrée par effraction. Seul le corps du délit était semblable : un habillage de tissu blanc.

Le concierge fut interrogé; il affirmait avoir travaillé au sous-sol toute la journée à colmater une fuite dans la tuyauterie et s'était offusqué en français, puis en espagnol, des suspicions formulées à son égard: la police, avait-il dit, cherchait un bouc émissaire. Certes, il était issu d'une modeste famille du Nicaragua, mais grâce à son double emploi dans deux immeubles, il gagnait bien sa vie. Il venait tout juste d'obtenir sa citoyenneté, avait été champion de mathématiques dans son pays d'origine et se scandalisait qu'on le prît pour un voyou. Jamais il n'aurait risqué sa réputation pour se défouler sur des bouts d'étoffe, avait-il ajouté.

La ville de Barberton, d'ordinaire tranquille (trop au goût de certains), se mit à remuer. Des habitants se demandèrent à haute voix si les larcins étaient motivés par l'appât du gain ou si l'objectif était plutôt de semer le désordre.

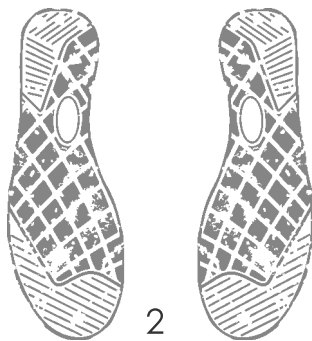
Mais qui aurait voulu troubler la paix publique? On chercha des liens, des signes, des significations, et les théories les plus folles commencèrent à circuler. Barberton était devenue la proie de génies malfaisants.

Bien que retraité de la police depuis environ six mois, Eugène Tarte se sentit interpellé. Son

dos se coinçait de temps à autre, l'arthrite gagnait ses articulations, ses yeux nécessitaient des gouttes et une loupe, mais son esprit restait vif et clair. Ce chapelet de nouvelles l'avait fait jurer tout haut à la table de cuisine où il prenait chaque matin son café en lisant les nouvelles de Barberton sur Internet, l'oreille simultanément tendue vers la radio.

Ce fut dans ces circonstances qu'il résolut de reprendre le collier. Fort de ses longues et irréprochables années de service, d'abord comme agent, puis comme enquêteur, il parviendrait certainement à intéresser une compagnie d'assurances à ses compétences.

L'idée de travailler à forfait lui rendit l'envie de bouger, lui que de longues heures de déprime avaient vidé de son énergie. Le temps était venu de tourner la page des regrets.



MÉFAITS DIVERS

— Pourquoi penses-tu avoir affaire à plusieurs individus? demanda Tarte au directeur de police.

Assis derrière son bureau, Paul Godin se renfrogna. Visiblement, la question l'irritait parce qu'elle contredisait son hypothèse et, du même coup, celle du corps de police. Il avait toujours été prompt à réagir : dès que quelqu'un doutait de son jugement, il donnait des signes d'impatience.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis des mois et s'étudiaient mutuellement. Godin avait pris un coup de vieux, pensa Tarte, et nul doute que son vis-à-vis se disait la même chose

de lui. Étaient-ils tous deux encore capables de satisfaire aux tests physiques de la police? Tarte en doutait. Quand sa femme était décédée, le laissant à la solitude et au poids des tâches quotidiennes, il avait senti pour la première fois l'usure de son corps. En se regardant dans la glace, le matin, il le voyait bien : son visage était plus ridé, ses épaules plus affaissées. Il se demandait alors s'il devait abandonner la petite barbe qu'il taillait en pointe depuis des années et qui accentuait, par sa blancheur, l'ovale de sa figure. Sa musculature s'était aussi rabougrie et il avait le sentiment que son interlocuteur prenait justement la mesure de ce que pouvait infliger la retraite.

— Ils sont deux ou trois, j'en ai l'intuition, déclara Godin. Quatre incidents rapprochés et sept victimes différentes en comptant l'épouse du général, ce n'est pas rien. Je crois qu'il s'agit d'un nouveau réseau.

— C'est possible, en effet. Et vous n'avez recueilli aucun indice? Ni empreintes digitales, ni traces de pas, ni marques d'outil pour forcer les ouvertures, ni traces d'ADN? Rien?

— Rien de rien. Et je ne te dis pas ça pour t'envoyer promener, nous sommes encore amis et collègues, évidemment.

— Dis-moi donc, Godin, étant donné qu'il y a eu décès d'une personne à la suite de l'empoisonnement du chien des Lessard, sais-tu si une autopsie a été pratiquée sur la bête?

— Pourquoi? Tu penses qu'il existe un lien entre cette mort et nos lascars?

— C'est trop tôt pour le dire, mais imagine un instant un malfaiteur qui agit seul. Alors on a devant nous un habile personnage... Un félin qui entre et sort sans que personne le voie, sans se compromettre. Admettons qu'il a pour mobile de nous faire une démonstration, qu'il veut nous faire comprendre qu'il est en colère et prêt à prendre des risques. Le chien et l'ensemble de golf de Lessard, les insignes militaires et les objets de valeur qui ont une histoire... On ne parle pas ici de téléviseurs et d'ordinateurs, tu me suis?

Le directeur Godin fit rouler son stylo bille sous ses doigts entre deux tours de dossiers empilés sur son bureau. Il réfléchissait, comme dans une bataille de flairs. Tous deux possédaient un esprit cartésien, habile à la déduction. Par moments, il y avait bien eu un peu de jalousie quand l'un avait finalement marqué une victoire sur l'autre, mais les liens de fraternité avaient toujours gardé le dessus.

— Un félin contre un chien, hein? Bon, je vérifierai ce dossier auprès de la veuve Lessard. Mais tu sais qu'on ne garde pas longtemps les animaux de compagnie au frigo. La carcasse a dû prendre le chemin de l'incinérateur depuis un moment.

Tarte grommela pour lui-même. Depuis près d'une semaine, le sommeil l'avait pour ainsi dire quitté. Il faisait des rêves abracadabrants dans lesquels sa survie dépendait de sa capacité à résoudre des énigmes. Dans ces songes, le danger était toujours indéfini, mais l'adrénaline du rêve, elle, était assez réelle pour qu'au matin, il se réveille sens dessus dessous.

Après avoir quitté son ancien confrère sur une poignée de main, Tarte se retrouva sur le trottoir de la rue principale. Il prit un instant pour retirer son chapeau et laissa le vent frais lui soulever la racine des cheveux.

Il n'avait pas grand-chose à faire de sa journée, hormis mettre à jour son curriculum vitae afin de solliciter la Grande Compagnie d'assurances de Barberton, dans l'éventualité où le mystérieux cambrioleur, éventreur de rideaux à ses heures, choisirait de récidiver.

Ironiquement, Eugène Tarte reprenait vie.



Quand Tarte s'extirpa d'une autre nuit de sommeil agité, ce fut un chroniqueur à l'émission de radio matinale qui acheva de le réveiller d'une décharge électrique :

« Aujourd'hui, 16 avril, je vous informe d'un autre cambriolage à Barberton! Ce matin, une résidente a constaté la disparition de son coffre à bijoux. Elle est traitée en ce moment pour choc nerveux, les objets de valeur qu'elle tenait de sa grand-mère, et qu'elle avait heureusement photographiés la veille, se sont évaporés comme par enchantement. Ou comme par désenchantement, si vous voulez mon avis. Elle offre une récompense de cinq mille dollars à celui ou à celle en possession de tout indice qui mènera à la récupération de son héritage. Ces bijoux devaient être placés dans un coffret de sécurité de la Midland Bank, la plaignante ayant perdu sa grand-mère il y a une semaine à peine. Allons donc, gens de Barberton, que se passe-t-il chez nous? Quelqu'un va-t-il enfin nous le dire? »

Décidément, le voleur affectionnait les objets possédant une valeur sentimentale, pensa de nouveau Tarte. Il cherchait à brouiller les pistes, à répandre l'idée de plusieurs coupables, à fragmenter les forces policières et à inciter les enquêteurs à regarder ailleurs que vers les évidences.

Le coup des rideaux n'avait été, selon lui, qu'une distraction au milieu d'expériences, et c'était ce genre de *modus operandi* dont Tarte se méfiait. L'art de la diversion avait fait plus d'une victime dans l'histoire du crime en général. Des récits de vols tout aussi hallucinants que téméraires, il en avait lu au cours de sa carrière! Certains cas n'avaient jamais été résolus malgré que l'objet du cambriolage fût retrouvé des décennies plus tard.

Spontanément, il repensa au célèbre vol de l'été 1907, lors de l'exposition internationale d'Irlande. Le roi Édouard et la reine Alexandra s'étaient déplacés pour l'occasion du Derby annuel. Dans la chambre forte du château de Dublin étaient conservés les bijoux portés par le roi lors des cérémonies officielles. Il y avait des bracelets, des bagues et des insignes militaires d'une valeur totalisant un quart de million de

dollars... Une somme colossale, compte tenu de l'époque! Et pendant que la police gardait un œil attentif sur la précieuse coupe en or de la grande course de chevaux, à la suite de menaces, quelqu'un avait réussi à dérober les bijoux du roi. Le forfait avait été perpétré entre le 11 juin et le 6 juillet, la police échouant à être plus précise, faute d'indices. Puis, le butin avait curieusement refait surface vingt-cinq ans plus tard dans un autre pays, sans que personne puisse reconstituer son périple. Certains cambrioleurs se satisfaisaient davantage de leurs prouesses que des fruits de leurs crimes.

Ici, dans la série de délits qui le tracassait, Eugène Tarte sentait des relents de vengeance proches de la provocation.

Il prit un premier café pour se désépaisser les idées. Son désir d'offrir ses services au principal assureur de sa ville se renforçait, car son petit doigt lui disait que le voleur allait non seulement multiplier les méfaits, mais qu'il prendrait également plaisir à narguer la police.

Cette mystérieuse personne s'était attaquée aux Barbertoniens avec l'idée de faire parler d'elle, peut-être même de susciter l'admiration. Chaque fois, elle avait agi avec la dextérité d'un

magicien promettant à son public des tours plus spectaculaires les uns que les autres. On n'avait certainement pas affaire à un voleur ordinaire.

Tarte ouvrait le fichier de son curriculum quand il reçut un appel. C'était le directeur de police qui lui parla vite et d'une voix qui avait grimpé d'une octave depuis la veille.

— Tu souhaites reprendre du service comme enquêteur privé? J'ai un cas pour toi. La police ne touchera pas à ça...

— C'est... pour un vol d'un poisson rouge? fit Tarte en ricanant afin de relâcher la tension.

— Non, vol de cheveux... Ne ris pas. Je t'envoie par texto les coordonnées et le numéro de téléphone de la plaignante.

Tarte crut d'abord à une blague, mais ce n'était pas le genre de Godin. Néanmoins, l'homme ne s'énervait jamais avant un troisième café serré, et cette troisième tasse, il la prenait généralement un peu avant midi. L'écran du portable affichait tout juste huit heures trente.

Lorsque Tarte composa le numéro, il s'attendit à tomber sur un coiffeur ou un perruquier, de sorte qu'il en resta un peu interloqué.



3

VOLS DE CHEVEUX

— Voyons voir si j'ai bien compris... Vous me dites que quelqu'un a coupé les cheveux de votre fille... pendant son sommeil?

Élise Javey hocha de nouveau la tête, car Tarte, incrédule, avait reformulé sa question. De l'autre côté de la table sur laquelle elle avait disposé une cafetière, deux tasses sur deux soucoupes de porcelaine fleurie ainsi que du lait et du sucre, elle nouait ses mains pour les empêcher de trembler. Tarte pouvait voir les bras tressaillir légèrement dans les manches du chemisier de soie rose. Il se versa un café lui-même.

La femme expliqua qu'elle était toujours habillée et coiffée pour le travail avant de réveiller sa fille unique. Pendant que cette dernière disposait de cinquante minutes pour se préparer, la mère ouvrait généralement son ordinateur et consultait ses courriels.

Elle avait donc ouvert les rideaux de Tess comme à l'habitude. En un instant, elles s'étaient mises à crier toutes les deux, l'adolescente parce qu'elle avait senti en se redressant l'absence des longs cheveux qu'elle tressait toujours à l'heure du coucher, et la mère frappée de stupeur, puis en état d'affolement.

Depuis son arrivée, Tarte entendait la jeune fille geindre à l'étage. Elle ne s'était arrêtée que quelques secondes, lorsqu'il avait été invité à constater de visu le préjudice subi. En apprenant le nom de famille de celui qui allait enquêter sur l'affaire, Tess avait échappé un hoquet de surprise, avait bêtement souri, puis avait recommencé à pleurer de désarroi. Elle avait replongé sous les couvertures en se lamentant de plus belle.

Il avait retiré ses souliers, enfilé des gants, pris des photos des lieux, relevé les empreintes, inspecté à quatre pattes le tapis de la fenêtre au lit ainsi que du lit à la porte à l'aide de sa loupe à

éclairage. Avec délicatesse, il avait demandé à la fille de se redresser pour qu'il examine la coupe et les fragments. Les cheveux avaient été tranchés net, comme à l'aide d'un sécateur affûté, et Tarte ne trouva que quelques brins longs qui devaient être tombés là les soirs précédents, avant que la fille noue sa chevelure pour la nuit.

Il demanda à l'adolescente la permission de photographier le côté du visage en gros plan, pour garder un témoin de la couleur des cheveux, car elle avait refusé qu'il prenne un échantillon autre que les trois ou quatre brins recueillis sur l'oreiller.

Ses souliers à la main, il redescendit les escaliers, les pleurs de la fille derrière lui, le calme olympien de la mère devant.

— Vous comprendrez que Tess est dévastée. Une telle chevelure (elle lui montra une photo récente de sa fille) met des années à pousser. C'est une parure dont on prend jalousement soin à cet âge. Pour ma part, ce qui m'alarme bien davantage que sa déprime légitime mais passagère, c'est l'intrusion dont nous avons été victimes. Je suis profondément inquiète, vous vous en doutez bien.

— Avez-vous une échelle, madame Javey?

— Non, je confie tous les travaux extérieurs à mon homme à tout faire.

— Pouvez-vous lui demander de venir ici rapidement, pour que j'examine le rebord de la fenêtre avant qu'il pleuve?

— Oui... probablement...

Elle activa son téléphone et la composition du numéro fut quasi immédiate. Elle n'avait pas même pris quelques secondes pour chercher le contact, ce qui renseigna Tarte sur la nature des liens qu'elle entretenait avec l'homme. Il figurait sûrement dans la liste des « favoris ». Il ne fit aucun commentaire; une femme de carrière célibataire et jeune pouvait apprécier les services d'un homme dévoué. Ce qui le chiffonnait, c'était d'avoir à le considérer a priori comme suspect : l'homme était peut-être un opportuniste désireux de s'offrir en protecteur. D'abord, on créait le chaos, ensuite on se posait en sauveur, puis on emménageait pour quelques jours qui finissaient, avec un peu de chance, par s'étirer en années.

L'interlocuteur de madame Javey sentit l'urgence de la requête et promit de passer dans la demi-heure. Tarte en profita pour faire le tour de la propriété et examiner le stationnement ainsi que l'espace libre devant la maison. Selon

la femme, personne ne s'était garé devant chez elle jusqu'à minuit, heure à laquelle elle s'était couchée. Dans le silence de la nuit, il aurait ensuite été difficile pour quiconque de manipuler une échelle sans bruit.

Au mur menant à la fenêtre de l'adolescente, une vigne vierge avait recommencé à bourgeonner. Le printemps s'était hâté, l'air matinal était agréable, mais la nuit apportait encore de la fraîcheur. L'adolescente n'avait rien senti d'anormal, malgré un sommeil qu'elle disait léger. Elle ne se souvenait pas de s'être réveillée.

L'homme à tout faire arriva et détacha son échelle, ayant compris ce que l'on attendait de lui. Tarte le suivit, l'observa déployer le dispositif et le poser sur un sol dans lequel, visiblement, aucun pied d'échelle ne s'était fiché récemment.

Ce fut Tarte qui monta avec son attirail de prise d'empreintes dans son sac à bandoulière. Tout en grimpant, il scruta la brique en quête de traces de chaussures ou de terre séchée, et vérifia l'état de la vigne qui aurait pu être blessée par des mains ou des pieds. À défaut d'utiliser une échelle, l'agresseur aurait pu se hisser à l'aide d'une corde fixée par un harpon. Mais la fenêtre se révéla bordée d'une tablette de ciment assez

lisse et peu large. La possibilité d'y mettre un ancrage était pour ainsi dire nulle.

Tarte sortit sa poudre de carbone et son pinceau, ne décela pas d'empreintes, mais prit néanmoins des photos avec son téléphone muni d'un objectif à grossissement. Il apposa ensuite un ruban adhésif pour relever des traces qui auraient pu échapper à son œil dans la lumière.

Puis, en se tournant dos à l'échelle, il évalua la distance qui séparait la fenêtre du plus proche érable. Depuis une branche solide, quelqu'un aurait été obligé de faire un saut d'au moins six ou sept mètres, ce qui paraissait virtuellement impossible.

Il y avait quand même de sacrés acrobates aujourd'hui! Des vidéos de cascadeurs qui s'élançaient par des fenêtres de granges, au travers de portières de voitures ouvertes, ou encore de toiture en toiture abondaient sur Internet. C'était à ne pas croire ses yeux. Ce genre de talent trouvait des débouchés... mais pour un vol de cheveux?

— Vous m'avez bien dit que la fenêtre de votre fille n'était pas entrouverte hier soir?

En bas, la femme confirma le fait d'un signe de tête. Elle trépigrait de nervosité et un coup

d'œil en coin révéla à Tarte que l'homme à tout faire avait brièvement pris la main d'Élise Javey.

Tarte redescendit et examina le tronc de l'érable. L'écorce de lamelles grises ne présentait pas de meurtrissure; aucun animal plus lourd qu'un écureuil ou qu'un chat ne semblait y avoir grimpé. Par acquit de conscience, il posa l'échelle contre la seule branche forte qui aurait pu servir à se balancer vers la fenêtre à l'aide d'une corde et chercha des rainures dans le bois, ou des résidus de corde qui auraient trahi la présence d'un voleur motivé.

— Je vois difficilement une personne monter dans l'arbre sans laisser de marque, et assez agile pour bondir jusqu'au rebord de la fenêtre. Selon moi, l'acte n'a pu être commis à partir du devant de la maison. Je vais chercher des empreintes sur les fenêtres du sous-sol et du premier étage. Quelqu'un d'autre que vous et votre fille possède-t-il un jeu de clés?

— Ma... femme de ménage, répondit d'une voix mal assurée la mère qui échangea aussitôt un subtil regard avec l'homme à ses côtés.

Tarte se douta que deux jeux de clés se promenaient dans les poches d'étrangers, mais tout bien considéré, l'homme à tout faire avait

beaucoup à perdre en s'attaquant à l'intégrité de Tess Javey. Quant à la femme de ménage, ses clés auraient pu être subtilisées à son insu. Mais qui aurait été assez fou pour s'exposer à des poursuites civiles pour un vol de cheveux?

Tarte demanda à l'ouvrier son numéro de téléphone au cas où il aurait encore besoin de ses services, et l'homme le lui fournit sans hésiter. Comme il s'apprêtait à le questionner sur son emploi du temps la nuit précédente, son téléphone sonna.

Godin l'informait que deux autres adolescentes avaient connu un sort identique dans deux quartiers à l'est des Javey. Elles s'étaient réveillées dans le même genre de situation, après une nuit pourtant sans histoire.

L'affaire se corsait.



BROUILLAGE

La ville de Barberton était sous le choc. Ce type de méfait, bien qu'il existât des cas tout aussi bizarres dans les archives poussiéreuses des commissariats d'Écosse et d'Angleterre, provoqua une psychose collective. Ce matin-là, tout le monde s'examina de près dans le miroir. La police fut débordée d'appels : des gens en panique étaient certains d'avoir été dépossédés de quelques centimètres de chevelure.

Compte tenu des trois vols de cheveux vérifiés, la police fut contrainte de prendre l'affaire en main ; les cambrioleurs qui s'étaient introduits